

***Fratelli tutti* : une lecture œcuménique de la récente encyclique du pape François**

Jean Koulagna, Directeur de l'Institut Œcuménique de Théologie Al Mowafaqa de Rabat, Maroc

Introduction

« Tous frères ». La déclaration apparaît à la fois comme une évidence et une impossibilité fondamentale. Une évidence parce que tout le monde, ou presque, convoque et affirme cette fraternité, en particulier dans les contextes de dialogue œcuménique entre les différentes confessions chrétiennes ou interreligieuses, entre les religions, notamment abrahamiques. Originaire du nord-Cameroun où le christianisme et l'islam se côtoient au quotidien, vivant au Maroc où une minorité chrétienne vit dans une terre d'islam et s'efforce de travailler à cette fraternité, j'entends régulièrement des affirmations comme : « Nous avons un seul Dieu, nous sommes tous frères ». Souvent, j'ai le sentiment que cette affirmation ne va pas au-delà d'un discours de convenance. Parfois, j'y perçois quelque chose de sincère, avec cependant des malentendus, qui peuvent être profonds.

Ces malentendus dévoilent, au bout du compte, ce que l'histoire humaine, y compris, peut-être surtout, celle des religions monothéistes depuis l'Ancien Testament, présente comme une viscérale impossibilité de la fraternité. Caïn et Abel, Ismaël et Isaac, Ésaü et Jacob, les fils de David, etc., la liste des cas peut très vite devenir interminable pour l'Ancien Testament. Je ne parle pas des cas de notre temps : les conflits et violences, d'origine religieuse ou politique, les replis identitaires et nationalistes exacerbés aujourd'hui par la crise des migrations, que celles-ci soient nationales ou internationales, et qui fait le bonheur des populismes et mouvements d'extrême-droite de tous genres, l'indifférence des plus favorisés devant la misère des plus défavorisés, etc.

L'encyclique du pape François revient donc sur cette fraternité à la fois affirmée, revendiquée et refusée, consciemment ou par instinct de conservation. Faisant suite au document sur « La fraternité humaine pour la paix mondiale et la coexistence commune » signé à Abu Dhabi par le pape et Ahmed el-Tayeb, le grand imam d'Al-Azhar en février 2019, elle peut être comprise comme un rappel à l'Église du Christ de son unité fondamentale par-delà l'extrême diversité de ses expressions et le scandale de ses divisions. Que peut-on dire de cette encyclique en contexte œcuménique ? Comment résonne-t-elle, par exemple, au Maroc qui vit, depuis quelques années, une inédite aventure non seulement de dialogue, mais de vivre œcuménique ? Telles sont les questions qui guideront ma réflexion. J'n'aborderai pas la totalité des points de l'encyclique, mais proposerai une lecture commentée de trois points, notamment l'indignation du pape François sur le manque de fraternité, le choix de la parabole dite du bon samaritain et l'invitation à dépasser la tolérance pour réinventer la fraternité, avant d'indiquer comment cette encyclique résonne dans le contexte des églises du Maroc et de l'Institut Al Mowafaqa de Rabat.

1. Fraternité impossible ? Enjeux d'un œcuménisme élargi

Dès le premier chapitre de l'encyclique, le pape François pose le diagnostic des « ombres d'un monde fermé ». Il évoque, « des rêves qui se brisent en morceaux », lorsque ce

qu'il appelle le « déconstructionnisme » tente de mettre fin à la conscience historique en prétendant tout reconstruire de zéro, et dénonce, entre autres, l'absence d'un projet pour tous, notamment de protection du monde, notre « maison commune », lorsque les « droits humains ne sont pas assez universels », ou que le conflit et la peur imposent leur loi, ainsi qu'une « globalisation et un progrès sans cap commun », les pandémies et autres chocs de l'histoire, en particulier sur le plan économique où l'idéologie du libre marché prétend pouvoir tout garantir et où la pandémie incontrôlable du covid-19 prétend tout garantir. Il dénonce aussi une absence de dignité humaine aux frontières, et l'illusion d'une communication qui prétend construire des ponts alors même que les replis identitaires, avec des manifestations de haine et de destruction ont du succès (François, 2020 : § 9-55).

Cette longue liste prolonge d'ailleurs celle des fraternités impossibles de l'Ancien Testament évoquées ci-haut, ainsi que celle, plus longue encore, des ruptures dans l'histoire de l'Église chrétienne, dont certaines pourraient être imputées, au moins indirectement, à ce déficit de fraternité. Il se trouve, en effet, que bien des conflits et des violences qui ont traversé l'histoire du christianisme et plus largement celle des religions, au-delà des querelles théologiques, s'enracinent dans des intérêts politiques, sans compter les entreprises esclavagistes et coloniales dont on n'a pas fini d'exorciser les démons. Le scandale des conflits basés sur la différence, que celle-ci soit ethnico-culturelle, raciale, politique ou religieuse, donne un relief œcuménique particulier à cette encyclique.

Rappelons que l'adjectif « œcuménique » est formé à partir du grec *oikoumenê* qui désigne, depuis le grec classique, le monde habité, l'humanité entière (Démosthènes VII, 35 ; XVIII, 48 ; Hyperides, *Contre Athénogène* III, 33) considérée comme une maison, donc une famille. Le concept d'œcuménisme renvoie donc, dans son acception la plus large, à une fraternité humaine globale. Mais son usage technique en fait un dialogue, ou plutôt une relation fraternelle entre différentes tendances d'une confession religieuse. Pour l'Église chrétienne, il s'agit alors de la relation entre, par exemple, catholiques et protestants, catholiques et orthodoxes, différents courants du protestantisme entre eux, etc. L'œcuménisme, dans ce sens technique, est le résultat de la prise de conscience par les chrétiens du scandale de leurs divisions et de l'effort de vivre l'unité de l'Église.

Le mouvement œcuménique contemporain a démarré formellement en 1910 à la conférence missionnaire internationale d'Édimbourg en Écosse, lorsque les délégués venus des quatre coins du monde posent le diagnostic du scandale de la transposition des divisions confessionnelles européennes sur les champs de mission. Il en résultera, en 1948 à Amsterdam, deux organisations œcuméniques protestantes elles-mêmes concurrentielles : le Conseil Œcuménique des Églises et le Conseil International des Églises chrétiennes (Koulagna 2019 : 140). Le pape Pie XII prendra rapidement connaissance du mouvement, dès 1949 et, dans son instruction *Ecclesia catholica* de 1950, il y reconnaîtra la marque de l'Esprit saint (McDonouch, 1962 : 37). Depuis, et sous l'impulsion du concile Vatican II (voir le Décret sur l'œcuménisme *Unitatis redintegratio*, approuvé par les pères conciliaires le 21 novembre 1964 et promulgué par le pape Paul VI), un formidable parcours a été effectué. En témoignent, par exemple, le document *Baptême, Eucharistie, Ministère* (de la Commission Foi et constitution du COE, Lima, 1982) et, plus récemment, la « Déclaration commune sur la justification » d'octobre 1999 signée par le Saint-Siège et la Fédération Luthérienne mondiale, et à laquelle les Églises réformées et anglicanes ont récemment adhéré. Plus largement, le dialogue interreligieux,

auquel le concile Vatican II a aussi donné une déterminante impulsion (voir la déclaration *Nostra Aetate*), a connu un important succès.

Malgré ces efforts et alors même que le religieux domine largement les relations humaines, le monde continue à se fermer. Les migrations nationales et internationales, et aujourd'hui la pandémie du nouveau coronavirus, ont exacerbé la peur de l'autre et servi d'adjuvant aux populismes d'extrême-droite. Les théories conspirationnistes au sujet de la pandémie actuelle ne se basent-elles pas, au moins en partie, sur les mesures radicales prises par les gouvernements pour endiguer la propagation du virus ? De la peur de l'étranger à l'indifférence face à la condition des plus défavorisés en passant par les politiques protectionnistes, les ingrédients du déficit de fraternité humaine sont nombreux et rendent plus qu'actuelles les observations du pape François sur la fermeture des humains les uns aux autres. Ils justifient peut-être le choix de la parabole dite du bon samaritain pour affirmer la fraternité comme un impératif.

2. La parabole du bon samaritain : éléments exégétiques et conséquences œcuméniques

« Un étranger sur le chemin ». L'intitulé du deuxième chapitre de l'encyclique met l'accent sur l'étranger, à la fois comme celui que l'on ne connaît pas, c'est-à-dire qui n'appartient pas au cercle de mes connaissances et de mes relations (la victime, le samaritain) et comme celui qui est en voyage (la victime, le samaritain, le prêtre et le lévite). Jésus met en scène une situation dans laquelle le religieux détermine fortement la fraternité. Dans la parabole, l'on en d'un côté des dignitaires juifs et de l'autre un samaritain. La victime, elle, n'est pas identifiée. Elle est juste un homme, donc neutre. « Il importe peu à l'amour que le frère blessé soit d'ici ou de là-bas », écrit le pape François. (François, 2020 : § 62).

En appuyant sa réflexion sur cette parabole, le pape donne à son encyclique un cachet œcuménique, à la fois au sens religieux et au sens plus large de famille humaine. Au sens religieux, l'on a d'un côté les dignitaires religieux juifs (le prêtre et le lévite) qui ont manqué de porter secours à la pauvre victime sur le bord de la route, non nécessairement par méchanceté, mais sans doute par excès de conscience religieuse : ils se seraient rendus impurs si, en touchant le voyageur agressé et laissé « pour mort », celui-ci était effectivement mort. Leur prudence religieuse est devenue une indifférence, et c'est ce que critique Jésus en racontant cette parabole à son interlocuteur légiste. De l'autre côté, et à l'opposé, l'on a un autre voyageur, identifié comme samaritain, donc païen et ennemi. Lui, n'a pas de scrupule religieux, ce qui ne signifie pas qu'il ne fût pas religieux, puisqu'il est identifié comme samaritain. Le concept de samaritain n'est pas seulement une catégorie ethnique, c'est aussi une catégorie religieuse, comme l'est celui de juif. Le samaritain, contrairement aux deux premiers témoins de la détresse du malheureux voyageur, a pris le risque de la rencontre et de la fraternité. Il s'arrête, il prend soin de lui, sans demander son identité. Ce faisant, il prend des risques : risque de se faire agresser à son tour, risque de se faire accuser si la victime succombait entre ses mains ; il aurait été la dernière personne à la voir vivante, et donc le premier suspect.

En optant pour cette approche scripturaire, le pape s'adresse à toute la communauté chrétienne, par-delà les différences et clivages confessionnels. Le secrétaire général par intérim du Conseil Œcuménique des Églises, Ioan Sauca, en réagissant à cette encyclique, a salué le fait que le pape ait identifié, par son interprétation de la parabole, la vertu chrétienne de l'amour comme « une pensée-clé qui nous affecte socialement et politiquement » et qui rencontre une partie essentielle de la vision du Conseil Œcuménique des Églises dans plusieurs domaines de son action. La fraternité et l'amitié sociale, affirme-t-il, « sont des formes de relations

pacifiques entre les personnes, inspirées par la vertu de l'amour » (Sauca, 2020 : en ligne). De nombreuses communautés ainsi que des théologiens protestants (luthériens, réformés, etc.) ont aussi accueilli cette encyclique avec enthousiasme. Le théologien et journaliste protestant français Antoine Nouis souligne, par exemple, l'inscription de l'encyclique dans la politique de la main tendue du pape François vers les autres courants spirituels, « dans la ligne du slogan qui nous invite à faire ensemble tout ce que nous ne sommes pas obligés de faire séparément ». Il affirme qu'« un protestant peut facilement se saisir de ce texte, car il n'y a rien dans cette encyclique qu'il ne pourrait signer pour des raisons théologiques (Nouis, 2020 : 1). Je n'ai malheureusement pas encore connaissance de la réception de l'encyclique dans les églises protestantes d'Afrique. Mais *a priori*, il ne me semble pas qu'elle puisse faire l'objet d'une quelconque résistance. Les questions abordées correspondent simplement à l'Évangile entendu comme annonce du règne de Dieu, c'est-à-dire d'un monde plus juste, où l'amour est la mesure des relations humaines (cf. François, 2020 : § 88). Cela me permet d'évoquer l'expérience des églises du Maroc et de l'Institut œcuménique de théologie Al Mowafaqa de Rabat.

3. L'expérience des églises du Maroc et de l'Institut Al Mowafaqa : dépasser la tolérance pour réinventer la fraternité

L'encyclique *Fratelli tutti*, publiée en début octobre 2020, est bien trop récente pour que l'on puisse décrire la réception dont elle fait l'objet et l'écho qu'elle peut avoir dans les églises du Maroc. Je puis néanmoins dire que cette encyclique trouvera une résonance sur au moins deux traits. D'abord, le contexte des migrations internationales (Koulagna & Saadi, 2019 : 240). Le Maroc est l'une des plaques tournantes de la migration des Africains (subsahariens aussi bien que maghrébins) vers l'Europe, et toute l'Église au Maroc est une Église en voyage, c'est-à-dire constituée des personnes qui, toutes, sont des étrangers, résidents pour des raisons professionnelles ou d'études, ou migrants, en route pour d'autres mondes. Les situations de détresse et les tragédies humaines qui résultent de ces migrations orientent la mission des Églises vers une plus grande attention aux situations de vie. En cela, la parabole du bon samaritain qui sous-tend l'encyclique a une double résonance, œcuménique et humaine. Les Églises du Maroc se retrouvent au cœur d'une action humanitaire (avec la Caritas pour l'Église catholique et le Comité d'entraide internationale pour l'Église protestante) qui passe d'une fraternité annoncée et prêchée à une fraternité vécue. Dans ce contexte, l'encyclique, qui fait suite à la visite du pape au Maroc en mars 2019, résonne comme un encouragement à toutes les Églises marocaines à continuer dans cette voie.

Ensuite, les communautés chrétiennes du Maroc sont extrêmement minoritaires. On estime la population chrétienne marocaine à moins de 0,2%, toutes tendances comprises. Cette extrême minorité évoluant dans une terre d'islam a favorisé une situation œcuménique inédite, en particulier entre les deux plus grandes communautés officiellement reconnues : l'Église catholique romaine et l'Église Évangélique au Maroc (EEAM), d'orientation luthéro-réformée. Les deux Églises ont, ensemble, créé en 2012 un institut de formation unique en son genre : l'Institut Œcuménique de Théologie Al Mowafaqa de Rabat, qui propose une formation théologique universitaire de premier cycle, souvent à deux voix, offrant une licence pour les étudiants protestants et un DUET pour les étudiants catholiques (Vellguth, 2017 : 171-173 ; Nikles, 2017 : 86-94). Il propose également une formation d'un semestre de 30 crédits ECTS en dialogue des cultures et des religions (Vellguth, 2017 : 173-174), ainsi qu'une autre destinée aux responsables des églises informelles appelées « églises de maison ». Le nom Al Mowafaqa, qui veut dire « entente », « accord », est tout un programme. L'Institut rassemble ainsi des personnes de nationalités et d'appartenances confessionnelles chrétiennes diverses, qui apprennent à se connaître et à se reconnaître, à s'ouvrir les unes aux autres et au monde. Dans un tel contexte, où la minorité n'est plus vécue comme un handicap, mais comme un don de

Dieu pour vivre l'unité de l'Église et la fraternité humaine, l'accueil de l'encyclique du pape François s'annonce plus que comme une probabilité, d'autant plus que lors de sa visite au Maroc, il a rendu un vibrant hommage à cette initiative :

« Je considère aussi comme un signe prophétique la création de l'Institut Œcuménique Al Mowafaqa, à Rabat en 2012, par une initiative catholique et protestante au Maroc, Institut qui veut contribuer à promouvoir l'œcuménisme ainsi que le dialogue avec la culture et avec l'Islam. Cette louable initiative traduit le souci et la volonté des chrétiens vivant dans ce pays de construire des ponts pour manifester et servir la fraternité humaine. » (François, 2019).

À leur manière donc, les Églises du Maroc et l'Institut Al Mowafaqa essaient de créer une de ces « sociétés ouvertes qui intègrent tout le monde » que le pape appelle de tous ses vœux (François, 2020 : § 97-105) et de vivre cet « amour universel qui promeut les personnes » (François, 2020 : § 106-111). Ceci va au-delà de la tolérance.

L'encyclique insiste aussi, en effet, sur « le bonheur de reconnaître l'autre », c'est-à-dire de lui reconnaître le droit d'être différent (François, 2020 : § 218). Il ne s'agit pas simplement de la tolérance, qui est certes déjà meilleure que l'intolérance, mais qui n'est pas encore son contraire. Si la tolérance peut être définie comme la « capacité à accepter et à respecter des idées, des sentiments, des manières d'agir différents des siennes », elle repose encore sur des jugements *a priori* et sur la peur. Le sociologue français Michel Wieviorka propose à ce sujet cette réflexion :

« Les limites de la tolérance c'est qu'elle n'est pas la *reconnaissance*. Si je vous dis, “je vous tolère”, je veux dire que je suis ouvert, que je ne suis pas une brute, mais que, néanmoins, vous n'êtes pas dans la ligne normale des choses. Être toléré est être considéré comme appartenant à une catégorie qui mérite plus ou moins la stigmatisation. La limite de la tolérance, c'est qu'elle ne met pas tout le monde sur un pied d'égalité » (Wieviorka, 1996 : en ligne).

La tolérance ne suffit donc pas, il faudrait inventer autre chose. Cet autre chose, dans le contexte de cette encyclique, est la fraternité fondée, au moins pour les chrétiens, sur l'amour.

Remarques conclusives

« Tous frères ». Ces premiers mots de l'encyclique, repris de Saint François d'Assise, sont plus qu'un slogan. Ils montrent que depuis le Moyen-âge, c'est-à-dire bien avant l'éclatement de la chrétienté occidentale en deux entités romaine et protestante, et qu'au-delà des crises qui ont traversé et traversent encore l'Église chrétienne ainsi que des maladresses dans la mission, l'annonce de l'Évangile s'adosse sur cette fraternité. À l'heure où le monde se referme et où des murs se construisent ou se reconstruisent pour des raisons diverses, cette encyclique résonne comme la voix prophétique d'un pasteur sur la brèche, même si, dans un monde sécularisé et souvent ouvertement hostile à la parole qui vient de l'Église, nul ne peut prédire avec précision quel impact elle aura dans ce monde. Mais pour les communautés chrétiennes au moins, elle rappelle l'unité fondamentale de l'Église du Christ, c'est-à-dire que l'œcuménisme est (ou doit être) une expression de la fraternité. Pour tous, elle dit que la fraternité n'est pas seulement possible, mais qu'elle est un impératif, indépendamment des appartenances religieuses, culturelles, politiques...

Bibliographie indicative

Documents

- François, 2019. Discours à l'esplanade de la Tour Hassan lors de sa visite apostolique au Royaume du Maroc, le 30 mars 2019

- OEC/CAT-LUTH/INT, 1998. « Déclaration commune sur la doctrine de la justification »
- Saint-Siège, Document sur la fraternité humaine pour la paix mondiale et la coexistence commune, Libreria Editrice Vaticana, 4 février 2019
- Saint-Siège, *Lettre encyclique « Fratelli tutti » du Saint-Père François sur la fraternité et l'amitié sociale*, 3 octobre 2020

Ouvrages et articles généraux

- Koulagna Jean & Saadi Rachid, « L'Institut Al Mowafaqa : former, dialoguer, témoigner », in *Spiritus* N° 236, p. 340-352
- Koulagna Jean, 2019. *Le christianisme dans l'histoire de l'Afrique*, 2^e éd., Yaoundé, CLE
- McDonouch Thomas, 1962. « Œcuménisme », *Rapport – Société canadienne d'histoire de l'Église catholique*, p. 37-49
- Nikles Katja, 2017. « Versuchslabor zweier Kirchen in Marokko : Das ökumenische Institut für Theologie Al Mowafaqa in Rabat », *Stimmen der Zeit* n° 235/2, p. 88-89
- Nousis Antoine, 2020. « L'encyclique papale “Fratelli tutti” analysée par le théologien protestant Antoine Nousis », *Réforme*, 11 novembre 2020, <https://www.reforme.net/les-catholiques/2020/11/11/lencyclique-papale-fratelli-tutti%E2%80%89-analysee-par-le-theologien-protestant-antoine-nouis/> consulté le 08 décembre 2020
- Sauca Ioan, 2020. Réaction recueillie par Cameron Doody, World Council of Churches, octobre 2020, <https://novenanews.com/world-council-churches-concordance-fratelli-tutti/>, consulté le 06 décembre 2020
- Vellguth Klaus, 2017. « Al Mowafaqa : Ein ökumenisches Ausbildungsinstitut und multikulturelles Laboratorium für Afrika », *Diakonia* n° 48, p. 171-173
- Wiewiorka Michel, 1996. « De la tolérance à la reconnaissance ». *Revue Quart Monde*, N° 160 - Quand la tolérance dépasse la peur, <http://www.editionsquartmonde.org/rqm/document.php?id=736&format=print>, consulté le 06 décembre 2020